



Partenariat avec le Collectif Chili 1973-2013
Mémoires et Résistances

La Bataille du Chili

Part 1 : La lutte d'un peuple sans armes l'insurrection de la bourgeoisie

De Patricio Guzmán, Vénézuéla/France/Cuba, 1975

Fiche technique

Réalisation : Patricio Guzmán
Directeur de la photographie : Jorge Müller Silva
Scénario : Jose Bartolome, Pedro Chaskel, Federico Elton, Julio García Espinosa, Patricio Guzman
Montage : Pedro Chaskel
Son : Jacinto Falcon, Carlos Fernandez, Bernardo Menz
Producteurs : Chris Marker

Dates de sortie :

Cuba 18 mars 1975

USA 12 janvier 1978

Durée : 97 minutes



« J'ai confiance dans le Chili et dans son destin. D'autres hommes espèrent plutôt le moment gris et amer où la trahison s'imposerait. Allez de l'avant sachant que bientôt s'ouvriront de grandes avenues où passera l'homme libre pour construire une société meilleure. »

Salvador Allende

Critique et Commentaires

Patricio Guzmán présente 'la Bataille du Chili' au festival de Grenoble

Présenté en première mondiale à Volgograd ex-Stalingrad, au début mai, à l'occasion du trentième anniversaire de la victoire sur le fascisme, projeté ensuite à Cannes à la Quinzaine des réalisateurs ('le Monde' du 21 mai), le nouveau film du Chilien Patricio Guzmán, 'la Bataille du Chili', participe au festival du film documentaire de long métrage de Grenoble qui se tient parallèlement au Festival du film de court métrage. (...) Si on croit Pedro Chaskel, « la difficulté du montage vient de la qualité du matériel filmé et de son immense valeur de témoignage. Nous souffrions chaque fois que nous coupions deux photogrammes. La seule position est de se maintenir un peu en marge et de laisser le matériel parler par lui-même. L'apport de ce film vient dans une certaine mesure du tournage plus que du montage, en ce sens que le montage a simplement abrité le tournage. Il y a là quelque chose de nouveau, une façon de profiter du son direct et de toutes les possibilités de la technologie actuelle du cinéma. »

Le Monde, mai 1975

Au départ, une équipe de cinéastes, équipés d'une caméra, d'un magnétophone, disposant de pellicule expédiée par Chris Marker – saluons au passage ce geste efficace d'un cinéaste militant qui ne fait pas que des films – a décidé de filmer l'histoire en marche. Patricio Guzmán confiait à Louis Marcorelles ses intentions et sa méthode tournage : « Sans avoir fait un choix quant à la forme que nous adopterions, nous avons affiché au mur les problèmes les plus importants qui se posaient au pays, économiques, politiques, idéologiques... A partir de ces têtes de chapitre, nous avons commencé à détecter les fronts où la lutte de classes entrait dans une phase visible, d'autres où elle restait invisible. Enfin les événements qui n'apparaissaient nulle part, mais qui existaient ». Ces schémas nous avons décidé de les filmer point par point. Le tableau était gigantesque, il y aurait eu de quoi faire 8 films. Et plus loin cette phrase révélatrice de toute une conception du rôle du cinéaste : « c'était un peu comme être pompier, à tout moment, il fallait être là où il se passait quelque chose ».

Guy Gauthier, La revue du Cinéma – Image et Son N°302 – Janvier 1976

Louis Marcorelles

**Le Ciné-club de Grenoble
Mardi 8 octobre 2013**

Cette fresque révolutionnaire est d'abord le bilan d'une expérience sans précédent. Bilan critique, exempt de didactisme et d'apologétique manichéenne. Ce premier volet, *L'insurrection de la Bourgeoisie*, s'il se retourne vers le passé, c'est pour y déchiffrer au profit du futur une leçon de portée universelle. Le Crève Coeur devient clé-de-mémoire, ouvre-raison, avive conscience. Et l'horizon d'un film – et d'un pays – éclaire l'horizon de tous, aux antipodes des vains monuments commémoratifs sur pellicule.

Implacable diagnostic de l'histoire ; l'agencement dialectique des matériaux pris sur le vif nous montre ce qui se passe dans un corps social et politique secoué par un séisme qui a pour nom Révolution, et les symptômes d'une fièvre salvatrice ou destructrice qui a pour nom Lutte des classes. Car entre les diverses façons conçues par le cinéma pour écrire ou décrire l'histoire selon des modèles éprouvés, Patricio Guzmán a choisi la plus simple, la plus efficace, et donc la plus difficile à pratiquer : celle qui refuse à l'incantation lyrique, celle qui ne cherche ni à impressionner par de superbes gadgets visuels ou verbaux, ni à convaincre en imposant des définitions à priori, celle qui est seulement pour l'esprit l'éclair incitateur à l'interrogation et à la réflexion.

(...)

Patricio Guzmán, magistralement, s'attache à recréer, à décanter, à disséquer l'événement. Il fixe d'emblée le détail significatif et l'inscrit dans une vue panoramique qui n'esquive aucun problème. Celui, notamment, de la grève des mineurs du cuivre d'El Teniente ; peinture sans fard d'un syndicalisme où les travailleurs relativement privilégiés, contaminés par 'l'économisme', finissent par apporter de l'eau au moulin d'une réaction qui les acclame et les accueille triomphalement à l'Université Catholique. La grande figure de Salvador Allende, exhortant les mineurs, faisant appel à leur conscience de classe et à leur sens du devoir national (il sera écouté par beaucoup) apparaît dans une lumière étonnante, qui désigne à la fois sa force et sa faiblesse.

Les faits sont là, têtus, troublants, extraordinaires parfois comme ces vues du premier putsch de juin 73, captées par le caméraman argentin Larsen, filmant prémonitoirement les assassins casqués, avant de tomber sous leurs balles qui brouillent et immobilisent une dernière image de ces témoins qui se font tuer. Mais les faits ne seraient justement que des images s'ils n'étaient pas confrontés, orchestrés par une composition au rythme et au souffle saisissants, qui traduit avec précision – et sombre ironie – la complexité de la situation, et en tire un exposé d'une rigueur et d'une clarté hors de pair. Cette première partie nous laisse sans doute sur notre faim. Elle comporte des lacunes, inévitables et justifiées dans le cadre d'une architecture que l'on ne pourra valablement juger que sur sa totalité.

Michel Capdenac, ECRAN N°42 – Décembre 1975

Jamais peut-être montage n'a tant exprimé. Dès le début l'affrontement électoral dont l'enjeu est le maintien du pouvoir populaire, permet de dégager les courants, d'avoir comme une physionomie du pays, mais sans jamais oublier que les courants convergent dans deux directions qui s'opposent : droite-gauche. La droite l'emporte numériquement, mais elle est cependant battue, car sa majorité n'est pas suffisante pour changer le gouvernement et elle est en perte de vitesse : la voie légale lui est barrée.

Ginette Delmas, Jeune Cinéma N° 88 – Juillet Août 1975

Ce film qui à l'origine voulait montrer les étapes de la construction du socialisme a été – c'est l'image même du Chili qu'il nous donne à voir – envahi par les réactions furieuses d'une bourgeoisie bien décidée à conserver ses privilèges, quitte à renier les principes qui furent le fondement de son rôle historique. D'où le sous-titre de cette première partie de *Bataille du Chili : L'Insurrection de la Bourgeoisie*.

C'est en février 1973, à la veille des élections législatives, que Guzmán et son équipe se sont mis au travail, et ils travaillaient encore lorsque le putsch de septembre mit fin à la démocratie chilienne. Leur objectif : faire connaître l'expérience chilienne. Seulement, ils n'ont pas montré tout à fait ce qu'ils avaient prévu. « Nous avons commencé un film sur la révolution, nous pensions qu'il se terminerait sur la conquête du pouvoir ... Mais à mesure que le temps passait, la bourgeoisie nous tombait dessus. L'angoisse nous saisissait devant ce que nous voyions, devant ce que nous enregistrions. En filmant les événements mêmes, nous avons réalisé par la suite que nous avions fait un film sur la contre-révolution ».

Cela tient à l'honnêteté de leur démarche de cinéastes informateurs. A l'origine, il y avait naturellement un plan de travail, ils voulaient étudier les grandes questions de l'heure. Mais ce qui comptait avant tout, c'était l'événement : ne rien manquer de ce qui pouvait se passer. L'équipe avait ses antennes partout et se tenait prête à accourir. « C'était un peu comme d'être pompier ; à tout moment, il fallait être là où il se passait quelque chose ».

Ce qui est passionnant dans ce film, c'est cette disponibilité des cinéastes face à l'événement qui donne à leur témoignage une valeur inestimable pour l'élaboration de l'histoire. Mais c'est aussi – surtout – qu'il apporte un témoignage d'une rare qualité sur le problème majeur de notre temps : la recherche d'une voie vers le socialisme. Les enseignements qu'on peut en tirer sont précieux, mais ils ne sont valables que dans la mesure où le contexte chilien est connu de façon précise.

Ginette Gervais, Jeune Cinéma N°91 – Décembre 1975

Mercredi 9 octobre à 20h : Les Tueurs de la lune de miel
Mardi 22 octobre à 20h : La Bataille du Chili, partie 2